

N° 23 - 28 MARS 1929

CINÉMONDE

EVELYN
BRENT



1 f50

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI

PAQUES

PÂQUES ACTUALITÉS



Dolores del Rio symbolise bien joliment la pureté liliée de la nature à l'époque du renouveau, à Pâques. (Photo Edwin Carewe, excl. Cinémond)

Passez muscade ! Hum ! nous ne voyons pas très bien comment Eddie Nugent fera entrer cet œuf dans son coquetier improvisé.



C'est dans le plus grand ranch de volailles du monde, à Fontana, que Marceline Day a choisi, parmi des milliers, ce joli poussin. (Ci-dessus).



Raquel Torrès n'a pas l'intention de dérober le petit-frère-à-la-coque de ces bébés-autruches ! La jolie star attire seulement leur attention sur le danger qu'il pourrait courir à Pâques (à droite).



Leila Hyams choisit quatre compagnons pour passer la matinée de Pâques. Rassurez-vous, elle ne les conduira pas, ensuite, à la cuisine (ci-dessus).

Ce n'est ni un déguisement de bal masqué ni un nouveau costume de bain que porte ici Sally Blanc : elle prépare seulement une surprise à sa petite sœur. (Au centre).

INV 106784

Nouvelles et Potins d'Hollywood

Maurice Chevalier est infatigable. La prise de vue de son premier film *Les Innocents de Paris* est terminée. Maintenant il chante à New-York au Ziegfeld Roof. Son public est américain au lieu d'être français, mais lui est Chevalier quand même. Il est l'ambassadeur de la gaité française.

Tout le monde est content du film du grand Maurice. Jesse Lasky se transporte de joie. Richard Wallace, le vaniteux, se redresse en marchant. En fait, il en a le droit, ayant été le directeur. La charmante secrétaire de l'aimable chef du département étranger, M. Kates

Le bruit circule aussi que le studio des Artistes Réunis est à vendre au plus offrant. Fox et Warners Brothers en sont les acheteurs probables. United Artists, pour leur donner leur nom américain, ont toujours manqué d'obtenir un nombre suffisant de salles pour montrer leurs films. Il était inévitable que le moment viendrait où cette excellente organisation serait engloutie par un des autres géants de l'industrie.

Joe Schenck, le personnage important du studio United, est le frère de Nicolas Schenck qui, représentant les intérêts financiers du clan Loew, était à la tête de M.-G.-M. Louis B. Mayer, le vice-président de M.-G.-M., était supposé se retirer bientôt pour devenir l'ambassadeur d'Amérique en Turquie. Il est difficile de dire à l'heure actuelle si M. Mayer, homme très estimé dans l'industrie, va devenir ambassadeur ou bien s'il va tout simplement conserver son poste à Hollywood.

Avec tous ces changements rapides, il est assez difficile quelquefois de savoir à qui appartient un certain studio. Je ne vois à peu près que Paramount qui n'a l'air, à l'heure actuelle, de n'appartenir qu'à Paramount.



Baclanova, l'excellente artiste admirée dernièrement à Paris dans *Visages oubliés*.

Il faut que je vous raconte une histoire. Une fois, il y avait un certain monsieur qui était malade. Ce monsieur était un écrivain. Mais il ne faisait pas beaucoup d'argent.

Au lieu d'écrire des histoires à la mode, il écrivait des études profondes. Or c'est bien beau d'être une autorité et de pouvoir faire paraître de gros livres sur des sujets sérieux, mais, même en Amérique et surtout en Amérique, cela ne rapporte pas beaucoup d'argent. Plus on travaille, même si l'on ne fait pas beaucoup de dollars, plus l'on gagne. Et c'est ainsi que l'on devient malade.

Oui, il vous faut rester au lit, mon cher ami, dit le médecin de famille. Vous en avez bien pour un an, au moins, à ne pas travailler. Non, non, vous ne pouvez pas écrire. Si vous devez lire, que ce soit quelque chose qui puisse vous distraire.

Et voilà pourquoi Paris verra bientôt *The Green Murder Case*, *The Canary Murder Case*, *The Bishop Murder Case*, et d'autres films mystérieux à la Conan Doyle.

Pendant cette année de quasi-repos, l'écrivain que toute l'Amérique connaît sous le nom de plume de S. S. Van Dine, devra tous les livres de détectives existants. Et dès qu'il put se lever S. S. Van Dine commença d'écrire les six livres qui l'ont rendu célèbre et... millionnaire. Paramount a filmé tous les livres de cet auteur. Maintenant M. Van Dine pense se retirer pour écrire des livres sérieux. Il en a maintenant largement les moyens. La prise de vue du *Green Murder Case*, film parlant naturellement, va bientôt commencer. Frank Tuttle dirigera. William Powell prendra le rôle principal, celui de Philo Vance, le maître détective. Ruth Chatterton, une actrice admirable, jouera un rôle important. Paul Lukas, Mary Brian, Eugène Pallette apparaîtront aussi dans cette production du studio Lasky.

Et ce n'est pas tout. La maladie et l'inaction forcée de cet écrivain auront comme résultat de faire produire à tous les studios d'Hollywood une collection imposante de pièces policières. Les studios d'Hollywood agissent d'un commun accord, comme les ailes d'un moulin.

Si j'avais assez d'argent... je deviendrais malade.

Un homme peut être très bien habillé même s'il n'a qu'un habit, du moment que cet habit est à la dernière mode. Il est absurde de dire que pour être chic il faut avoir trente-cinq vêtements. Ceci fut dit par l'homme le mieux habillé d'Hollywood, au dire du studio Paramount, je veux parler d'Adolphe Menjou. Adolphe disconrait pour le bénéfice des tailleurs de la Californie du Sud.

Pour être chic, il faut avoir des bretelles. Un tailleur qui ne force pas un client à prendre une paire de bretelles avec chaque vêtement commet un crime de lèse-humanité.

Hélas ! Moi qui ne porte pas de bretelles...

Les étoiles apprennent les langues étrangères. Premier avantage des films sonores, Lon Chaney sait l'espagnol et un peu d'allemand. Greta Garbo parle le suédois (naturellement), l'allemand et l'anglais. Renée Adorée sait l'anglais, le français, le russe, l'allemand et l'italien.

Quant à Lily Damita, elle m'a tout l'air de connaître toutes les langues. Le jour de son arrivée à Hollywood, Samuel Goldwyn avait convié tous les critiques de cinéma à un five o'clock tea en son honneur. Il y avait là des représentants de tous les pays du monde entier. Et la belle Lily répondait à tout le monde avec son plus charmant sourire.

Buster Keaton parle l'allemand ; Norma Shearer et Marion Davies connaissent le français ; Tim McCoy parle l'espagnol ; Ramon Novarro parle l'espagnol, l'italien, le français et l'anglais comme de juste. Karl Dane connaît l'allemand et le danois. Lionel Barrymore

connaît le français et aime beaucoup la France (du moins me le dit-il).

Presque toutes les étoiles parlent le français. L'espagnol vient bon second en popularité et l'allemand troisième.

Un est un font deux et un film parlant n'est pas un film silencieux. Mais du temps de l'âge béni des films silencieux, l'acteur pouvait parler à sa guise sur la scène. Maintenant, un silence de mort régnait.



Louise Brooks dans le nouveau film tourné d'après le roman de Van Dine : *The Canary Murder Case*.

sur les « sets ». « Chut ! Chut ! Silence, ne voyez-vous donc pas que c'est un film parlant ».

Et le pauvre acteur ne peut plus fumer non plus, à moins d'aller dehors. De longues et d'épaisses draperies entourent la scène et les bruits du dehors sont ainsi étouffés plus sûrement. Mais l'étoffe s'enflamme si facilement. Vous voulez une cigarette ? Avec plaisir, permettez-moi de vous ouvrir la porte. Il fait un peu froid dans la rue, mais que voulez-vous, le métier a des désagréments.

Je me suis trompé et je l'avoue. Olga Baclanova n'est pas mariée à Paul Lukas mais va se marier avec Nicolas Soussanine. Jusqu'à ce jour Olga était mariée avec Valdemar Zoppi, un avocat de Moscou. Elle ne vient que de recevoir l'annonce de son divorce. Comme on dit en Amérique : That's that !

Et l'on me dit que le nouveau film de Charlie Chaplin ne se déroule pas en France. L'histoire se passe dans une ville quelconque n'ayant aucune espèce de nationalité exacte. Charlie est comme toujours l'image de n'importe lequel d'entre nous et sa nouvelle ville est de même n'importe quelle ville.

Et puisque nous parlons du fameux Charlie, au moment où j'écris ces lignes, il est malade et son travail est arrêté. Les journaux de Los Angeles disent qu'il s'est évanoui sur son set lundi dernier. Il est au lit. Tout ce que le monde entier, son grand admirateur, peut faire, c'est d'espérer. Espérons... Jack BONHOMME.

On verra cette semaine



LE LOUP DE SOIE NOIRE

Réalisation de Tod Browning.
Interprétation de Betty Compson, Marceline Day, James Murray et Lon Chaney.

On sait que les Américains, depuis un an, réalisent de nombreux films sur leur péage. Ils excellent dans ce genre, et quoique les fins en soient moralisatrices, il n'empêche que nous ayons sur les moyens, l'organisation de leurs bandits, les plus complets documents qui soient. L'image est reine.

Dans *Le loup de soie noire*, nous retrouvons le même monde spécial et attirant des bas-fonds new-yorkais, le même rythme explosif, la même violence et cette sentimentalité douce qui séduisent tant dans *Nuits de Chicago*.

Voici un genre qui n'est donc pas en voie de passer... au contraire. On y puise des sentiments neufs, ingénus, et le goût même de ce que nous ne serons jamais, dans notre vie d'honnêtes hommes sédentaires.

L'action commence vigoureusement par une attaque à main armée dans un dancing, se continue à la police et dans les rues avoisinant le dancing louche, passe dans une prison, revient au logis d'un voleur, et enfin finit, après une ralle, par la morale union des quatre acteurs de ce drame.

Le personnage de Chuck, voleur sans scrupules et que l'amour d'une femme régénère, n'est pas très nouveau. Mais il est fort bien joué par Lon Chaney qui, sous son véritable visage, sait en exprimer la rudesse, la violence, et la résignation. Marceline Day, toute douceur en Aurore, James Murray qui incarne une épage remontée à la surface, sont excellents. Mais mentionnons la résurrection de Betty Compson qui, du rôle d'une fille haineuse et jalouse, puis humanisée par la tendresse, a fait une création extraordinaire de justesse, d'expression. Rajeunie, embellie, Betty Compson est une actrice parfaite.

LE CHEVALIER DE LA BALLE

Mise en scène de Monte Brice.
Interprétation de Wallace Beery, Ford Sterling, et Zasu Pitts.

Comédie gaie, dans toute l'acception de cette épithète, *Le Chevalier de la Balle* est de ces films qui ne chôment pas, qui ne ralentissent pas leur train, leur action; un mouvement sûr les anime; et, constamment, des scènes comiques irrésistibles viennent dans le film et le piquent d'éclats de rire.

L'action se passe en 1900. Et déjà le décor, les costumes extravagants de cette époque, les distractions de la fin de siècle, la naissance des sports modernes, nous mettent dans une ambiance drôlatique qui ne s'atténue pas par la suite, au contraire.

Il faudrait tout citer dans ce film, mais des passages ont une force comique plus grande: l'idylle interrompue de Casey et de Camille sur la route, la représentation au théâtre, avec les girls, la noce à la boîte de nuit, la sensationnelle partie de base-ball.

Et puis aussi, à vrai dire, *Le Chevalier de la Balle* a comme interprètes trois comédiens qui sont trois artistes parfaits: Wallace Beery, au visage cocasse, véritable caricature, mais d'une humanité si éclatante, d'une sensibilité si apparente sous le masque jovial, qu'il nous émeut victorieusement; Zasu Pitts, également pittoresque, également un peu grotesque, mais charmante de tendresse et de simplicité; Ford Sterling qui joue le traître manager, et en a les rondeurs, la jovialité, et les effarements. Film mi-sportif, mi-caricatural, se reportant au genre instauré par Buster Keaton avec *Les Lois de l'Hospitalité*, *Le Chevalier de la Balle* est une comédie originale et que je ne saurais trop recommander à mes lecteurs!

LES MAÎTRES CHANTEURS DE NUREMBERG

Réalisation de Ludwig Berger.
Interprétation de Rudolph Rittner, Gustav Froelich et Maria Solveg.

Certes, on ne peut dire que *Les Maîtres Chanteurs*, film conçu, exécuté selon la plus stricte formule germanique, soit absolument du cinéma. Certes, on ne peut non plus dire qu'il s'y trouve un rythme vainqueur, une progression dans le mouvement, un balancement de forces et d'images.

Les Maîtres Chanteurs, c'est comme une belle fresque murale qui soudain s'animerait. Oh! Mais lentement et dont les personnages auraient bien le style et la ligne de leur époque. Les types de l'œuvre sont, chacun, symboliques: le fourbe, le grotesque Beckmesser, l'idéaliste et lyrique Hans Sachs, maître chanteur et poète; le jeune et beau chevalier Walter, qui incarne l'amour (faux et sans reproches); Pogner, l'intéressé, père sans scrupules, et enfin Eva la douce, l'angélique, lumière fragile de l'histoire. C'est ainsi qu'à Nuremberg, le cordonnier-poète Hans Sachs qui aimait la douce Eva, fille du vieux Pogner l'orfèvre, et qui se croyait aimé, saura

à Paris

se sacrifier et donnera son poème au beau chevalier Walter de Stolzing pour lui faire conquérir la main d'Eva que convoitait le laid et bouffon Sixtus Beckmesser, qui sera bafoué, comme il convient.

L'œuvre n'est pas de celles qui plaisent à tous. Elle est trop intégralement inspirée de la mystique allemande. Elle est trop belle dans sa ligne, trop lente, trop grave. C'est, à coup sûr, de l'art, mais un art qui n'est plus dans le moule cinématographique, et qui s'évade vers des sphères lointaines. Mais par sa beauté picturale incomparable, par la chaleur et la bonne foi de ses interprètes de talent, par l'harmonie de tableaux d'ensemble qu'on dirait être des résurrections, *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg* demeurent une œuvre originale, et, je le répète, d'une splendeur plastique sans égale. Remarquons la création de Rudolph Rittner en cordonnier-poète, Hans Sachs grave, doux, mélancolique, et qui a joliment exprimé les élans et le refoulement de son personnage. Maria Solveg est gentille et fine, mais manque de réelle beauté. Gustav Froelich est toute jeunesse, toute tendresse, toute bravoure. C'est le chevalier-type des vieilles légendes. La réalisation de Ludwig Berger est irréprochable. Elle est néanmoins très éloignée de son travail de *Rêve de valse*. Dans *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, c'est comme l'application pieuse d'un ciseleur ou d'un enlumineur sur son ouvrage...

René OLIVET.



A gauche, de haut en bas: Un peu de douce tendresse dans la vie brutale des bas-fonds de New-York: Marceline Day et James Murray dans *Le Loup de Soie noire*. *Le Chevalier de la Balle* se passe en 1900, et voici des modes féminines amusantes, mais qui ne nous rajeunissent pas. — Une belle scène d'amour entre Vilma Banky et Ronald Colman, dans *Le Masque de Cuir* — A droite: Dans *Looping the loop*, Warwick Ward semble n'être pas trop impressionné par le périlleux exercice qu'il va exécuter tout à l'heure.

Année de



de l'année

La première fois que j'ai fait connaissance avec Anny, Anny... de Montparnasse, c'était évidemment au fond d'un de ces nocturnes restaurants dont est semé le boulevard du Montparnasse.

Il y avait là nombre de gens solennels et respectables, car c'était un cocktail très officiel... nombre de gens et nombre de bouteilles multicolores qui éclaboussaient de leurs teintes vives les vestons trop sombres et les visages trop pâles.

Nous nous regardions, fauves verticaux au fond d'une cage parisienne, nous demandant quel butin allait nous être donné en pâture, quand, soudain, portée sur un remous de fox-trott, parut Anny, Anny de... Montparnasse.

Sans ambages, riense, svelte, petite tête ronde, regard mobile, elle prit possession du comptoir d'un sou.

ple élan de femme féline. Ses mains s'agitèrent et sans fin confectionnèrent pour les invités de la *Sofar*, les cocktails les plus onctueux et les plus irrésistibles; à tel point que nous vîmes bientôt entre les bouteilles devenues innombrables, tout un dédoublement de petites têtes blondes qui n'étaient que la projection d'Anny Ondra...

Puis du temps passa... Et pour la présentation d'Anny... d'Anny de Montparnasse, on se retrouva tout à coup devant l'écran, muet comme un lac un jour d'air en inertie.

Et ce fut immédiatement de l'enthousiasme et du rire qui fusa, non pas au ralenti, mais ininterrompu... Il faut voir Anny s'éveiller au rythme d'un réveille matin improvisé qui n'est qu'un enfant brailard; il faut la voir se caler contre le pneu arrière des taxis,

petit bagage de chair en fraude; la voir jongler avec les parapluies et paraître, pluie d'or, dans un de ces bals où l'on donne deux fois l'an à l'École des Beaux-Arts... Il faut voir comment elle se change, influencée par un Voronoff trop expert, en un poupon, qui fait risette au vieux sa-

vant, lequel, certes, est le plus étonné.

Chef-d'œuvre d'humour, très français, très parisien, sain, habilement exposé, ce film qui commence sa carrière à l'Impérial, tant il est plein de mousse d'esprit, d'extrait du meilleur esprit, clair, vivant, sera un très gros succès. Charles Lamac, metteur en scène adroit, a traité ce sujet avec une maîtrise souriante qui ne sonne jamais faux.

A cette fantastique Anny, dans laquelle tous les modèles qui ont jeté leur bonnet par-dessus les moulins de la fontaine, se reconnaîtront. André Roanne donne la réplique. Et il le fait avec beaucoup de bonne humeur. En pourrait-il être autrement? Demain tout Paris sera amoureux d'Anny... Anny vous savez?... Anny... de Montparnasse.

Pierre HEUZÉ.



ESTHER RALSTON

La carrière d'Esther Ralston est une des plus extraordinaires parmi celles des vedettes d'Hollywood. Elle se résume en quelques années seulement tant l'ascension de cette brillante artiste a été rapide. En effet, que de chemin parcouru depuis PETER PAN, qui fut son premier film. Aujourd'hui, c'est une grande étoile qui nous a été révélée par des films tels que : VÉNUS MODERNES, JAZZ, CHAMPION 13, LA CHANSON DU BONHEUR, LE DOUBLE VISAGE, LES ENFANTS DU DIVORCE et FRIVOLITÉS.

ESTHER Ralston naquit à Bar Harbor, capitale de la province du Maine. Ses parents, les célèbres acteurs May Howard et Henry Walter Ralston, qui allaient de ville en ville jouer les pièces de Shakespeare et de Dickens, se trouvaient en cette ville lorsqu'arriva cet événement.

La petite Esther fut élevée dans les coulisses des principaux théâtres d'Amérique, c'est pourquoi dès son plus jeune âge elle fit preuve d'un tempérament artistique extraordinaire. Ce fut à l'âge de deux ans qu'elle fit ses débuts sur la scène, c'était dans une pièce du répertoire des *Ralston Family Metropolitan Entertainers*. Son apparition enthousiasma les spectateurs qui applaudirent chaleureusement. Le succès personnel du jeune baby contribua pour beaucoup à la réussite des siens.

Il vint cependant un moment où la petite Esther dut abandonner les planches pour se consacrer à son éducation. À la morte-saison, tandis que toute la troupe prenait à Santa Monica un repos bien gagné, Henry Walter Ralston emmena sa fillette à New-York dans un pensionnat où elle commença ses études. Celles-ci furent souvent interrompues par les exigences du théâtre. Pour de nombreuses pièces, il fallait faire appel à la petite Esther, qui, en fin de compte, quitta le pensionnat pour suivre ses parents dans leurs multiples déplacements. Un professeur fut engagé pour l'accompagner, ce qui permit à Esther Ralston de poursuivre ses études tout en se perfectionnant dans l'art théâtral.

Esther Ralston mena pendant plusieurs années une vie des plus pittoresques. À San Francisco, elle étudiait les mathématiques en apprenant un des rôles de *Roméo et Juliette* ; à Chicago elle lisait *Monsieur Pickwick* de Dickens tout en se familiarisant avec l'histoire ancienne. A Louisville, c'était *Hamlet* qui partageait ses études avec le cours de littérature française.

Esther Ralston était une enfant pleine de

bonne volonté. Souvent, dans les coulisses, elle étudiait ses leçons pour le lendemain, quelques minutes avant d'entrer en scène. Un jour à Cincinnati, elle fut présentée à Richard Barxter un des plus grands impresarios américains. Ce dernier fut vivement frappé par la radieuse beauté de la jeune fille, car à cette époque Esther Ralston avait dix-sept ans. Richard Barxter lui proposa de la présenter à un de ses amis qui s'était fait un nom à Hollywood comme metteur en scène.

Mais les lauriers de Gloria Swanson ou de Mary Pickford ne rendaient pas Esther Ralston jalouse.

Malgré les démarches de l'impresario, Esther Ralston ne voulut pas débiter à l'écran, elle préférait la vie théâtrale avec ses voyages à celle des studios avec ses imprévus.

Les années passèrent. Les affaires de la *Ralston Family Metropolitan Entertainers* étaient des plus prospères, le charme et la beauté d'Esther Ralston étaient d'ailleurs une des raisons de ce succès.

Un jour, tandis qu'elle se trouvait à Hollywood au cours d'un voyage d'agrément, la blonde artiste visitait les studios de la Paramount et fut présentée à Herbert Brénon.

Ce dernier, frappé par la beauté de la jeune visiteuse, insista pour lui faire tourner un bout d'essai. Celui-ci fut si concluant qu'Herbert Brénon proposa à Esther Ralston de tenir un rôle dans *Peter Pan*, à la distribution duquel il travaillait. Désarmée, la charmante artiste accepta, elle interpréta dans ce film remarquable le rôle de Miss Darling, personnage sans doute secondaire, mais auquel elle sut donner toute la mesure de son talent. La simplicité du jeu d'Esther Ralston était telle que plus d'un metteur en scène remarqua la nouvelle venue.

Désormais Esther Ralston, enthousiasmée par cet art si nouveau pour elle et ayant abandonné la carrière théâtrale, se consacra entièrement au cinéma. Elle signa un premier contrat avec la Famous Players, contrat qui fut renouvelé quelques mois après, tant était grande la popularité d'Esther Ralston.

The best People, The Trouble with wives, Beggar on Horseback, Womanhandled, The Lucky Devil et The American Venus furent ses premiers films.

Le jeu très nuancé d'Esther Ralston, sa compréhension des personnages qui lui étaient confiés et la facilité remarquable avec laquelle elle pouvait exprimer les sentiments les plus divers, permirent à Esther Ralston de conquérir une des places les plus enviées dans le monde des « movies ».

Malgré son jeune âge, Esther Ralston possède une grande expérience de l'art dramatique. En effet, bien que n'ayant que vingt-deux ans, la charmante artiste totalise vingt et un ans et demi de travail, que ce soit sur la scène ou au studio. Cela constitue un record. Esther Ralston a su utiliser les enseignements de tant d'années de travail et c'est pourquoi, si jeune, elle fait preuve d'une assurance dont manquent habituellement les artistes de son âge.

Justice et Vaincre et Mourir nous avaient permis d'apprécier ses qualités dramatiques, dont elle se servait admirablement pour extérioriser des sentiments d'émotion, d'amour, d'angoisse et d'audace. D'autres productions ont prouvé son talent de comédienne charmante, espiègle, enjouée, adorablement jeune. *Le Double Visage* nous montre comme cette artiste sensible sait composer des personnages de caractères et d'allures très différents, comme la jeune et pauvre fille américaine timide, hésitante en tout, mal vêtue, et l'artiste russe tout à son art. Nul mieux qu'Esther Ralston n'a su nous montrer la transition d'un physique à l'autre, d'un moral à l'autre.

Et cela prouve assez la profondeur et la variété du talent d'Esther Ralston, grande artiste à vingt-deux ans.

Germain FONTENELLE.



Sonore ou parlant ?

Hollywood, patrie du cinéma, Hollywood, terre promise pour beaucoup de ces jeunes imprudents qui veulent « faire du cinéma », Hollywood, pays de rêve, Olympes des dieux de l'écran ! M. René Guetta, qui le connaît bien pour y avoir été successivement acteur, assistant et secrétaire de grandes stars — il vécut pendant trois mois dans l'intimité de Gloria Swanson et de son mari — nous en rapporte un beau livre, plein de détails pittoresques, et qui contient d'intéressantes révélations, tout en ruminant bien des légendes trop faciles : Sous le Ciel de Hollywood, Trop près des étoiles*. Nous avons voulu, pour nos lecteurs, extraire quelques pages de cet excellent livre, qui leur donneront une idée de ce qu'est le film parlant pour les Américains, et quelle confiance ils ont en lui.

J'AI dit qu'avec les moyens techniques actuels, il était difficile de faire vraiment de « l'art » au cinéma. Les Américains commencent à s'en apercevoir et ils décideront de faire un grand effort en perfectionnant les projections en couleurs et en propagant le film parlant. Bien des techniciens me répondront qu'ils n'ont pas, jusqu'à présent, fait grand-chose pour l'art cinématographique. Je ne suis pas de cet avis. Les Américains ont chaque année plusieurs films qui leur coûtent en général plus qu'ils ne leur rapportent et tournés dans le seul espoir d'aller de l'avant. Ils n'hésitent pas, même, à payer très cher des Allemands comme Murnau et Lubitsch qui, par leur grand talent et leurs magnifiques réalisations, apportent des idées nouvelles, pour pouvoir étudier et pour être capables de transmettre à leurs compatriotes ce qu'ils viennent d'apprécier. En France, nous faisons le contraire ; nous nous ancrions dans nos erreurs en n'admettant pas qu'elles soient des erreurs ; en refusant, par orgueil, d'écouter ou d'étudier d'autres méthodes. Nous conservons dans leurs coquilles les mêmes metteurs en scène qui font toujours les mêmes fautes, les mêmes artistes, les mêmes assistants. Nous ne nous offrons pas le luxe d'apprendre de l'étranger pour pouvoir ensuite nous apprendre à nous-mêmes. Et pourtant, si l'on en juge par le résultat !

Revenons aux films parlants. Tout de suite l'opinion française fut contre. Avant de voir, on a jugé, ce qui est toujours un tort. Or, il y a un fait très net : c'est que des hommes comme Winnie Sheehan de chez Fox, comme All Rocket de chez F. N., comme Warner Brothers, comme J.-P. Kennedy, les uns et les autres qualifiés par une longue expérience, qui sont les artisans du développement du cinéma américain, ne sont pas intéressés par l'idée, mais enthousiasmés. A tel point que l'année prochaine, il y aura mille théâtres munis d'appareils parlants, et que Fox a déjà dépensé deux millions de dollars à la recherche de perfectionnements. L'idée a été lancée et adoptée avec une rapidité fantastique.

Des spécialistes de théâtre furent mandés, les meilleures voix furent enregistrées, des professeurs de diction furent accaparés. Tous les artistes ayant une expérience de la scène furent recherchés. Toute une organisation nouvelle se forma indépendamment de l'ancienne. Paramount, même, ouvrit des studios clos depuis deux ans. (Astoria, près de New-York, sous la direction de Walter Wenger, l'ancien directeur de Hollywood). Le résultat les a récompensés. Leur premier film vient de sortir. C'est un succès.

* Plon, éditeur.

Quelles sont les raisons de cette réussite si soudaine, si inattendue ? D'abord, le film silencieux a toujours eu besoin de sons. Vous êtes-vous rendu compte de l'ennui d'un film sans musique ? Vous n'iriez pas deux semaines de suite dans un cinéma dont l'orchestre, l'orgue ou le violon, n'accompagneraient pas de sons tristes la tristesse du héros, de sons gais sa gaieté. Et les bruits de coulisse ? les bruits de vagues ? les bruits de canon ? les bruits de cavalcade ?

Ne croyez-vous pas que l'émotion provoquée en regardant le film, *La Grande Parade*, par exemple, fut déçue en entendant le son du canon, faiblement rendu cependant par une quelconque grosse caisse ?

Maintenant, tous ces bruits seront réels : on verra la mer, on entendra son chant. On verra défilé des soldats, on entendra leur pas. On verra des autos, on entendra le moteur ; on verra un mariage, on entendra l'orgue et les chœurs. Tous les bruits généraux seront enregistrés, et, au lieu d'être exécutés par des étrangers des films, seront réglés par ceux qui les créent. C'est la ruine des bruits de coulisses, si grotesques souvent. C'est presque la ruine des orchestres. Mais quelle unité de sensations quand, à Saïgon, par exemple, un film tourné à Los Angeles pourra impressionner l'audience avec des vibrations captées par les mêmes cerveaux créateurs ; cela ne remplacera-t-il pas avantageusement, par leur unité, la vue d'une tempête formidable, accompagnée d'un grêle piano mécanique ?

Enfin, le film parlant ouvre le champ très limité du film silencieux. Il fallait quelque chose de nouveau qui intéressât la foule un peu blasée de la monotonie des pellicules. Le film silencieux était coincé. L'art et la fantaisie étaient limités par la manière même dont on projetait le drame. Les films silencieux n'atteignaient que l'un de nos sens ; la vue. Bien des effets se trouvaient, par conséquent, diminués d'intensité ; bien des choses inexplicables alors pourront être développées quand il sera possible d'impressionner deux sens au lieu d'un. Et la délicatesse du nouveau procédé qui commence à être mis au point sera, justement, l'art de n'impressionner qu'un bon moment, par un effet choisi avec soin. Combien, dans ces conditions, le sentiment de la peur, entre autres, incomplet jusqu'à présent au cinéma, pourra être développé ! La nuit, un coup de revolver ! Un cri ! Cette banalité fatigante jusqu'à présent peut devenir maintenant tellement angoissante ! De même certaines phrases dites au moment propice. Un mot d'amour, d'homme à femme, de mère à enfant. Un hurlement de désespoir, un murmure de résignation murmuré par un gosse en pleurs.

RENÉ GUETTA.

LES PRÉSENTATIONS KELLER - DORIAN

La Société Keller-Dorian a fait, la semaine dernière, dans sa salle de projection privée de la rue d'Enghien, toute une série de présentations de ses films pour la presse, des personnalités du cinéma, des arts, de la politique, etc. Ces présentations ont démontré le progrès continuels du procédé de films en couleurs Keller-Dorian et les spectateurs ont manifesté leur admiration pour le résultat obtenu.

Nous ne pouvons énumérer en détails les sélections de films présentés, car celles-ci ont été excessivement variées et ont montré la souplesse du procédé : que ce soit pour des scènes de danses, pour des prises de vues d'actualité, pour des scènes comiques ou tragiques, les films en couleurs nous restituent la nature, le jeu des acteurs, les moindres détails de leur physionomie et de leurs costumes avec une fidélité incomparable. Les paysages prennent, avec le procédé Keller-Dorian, un relief jamais obtenu ailleurs et le merveilleux documentaire sur les Iles Baléares, qui faisait partie du programme de ces journées est certainement l'une des plus belles choses que l'on ait jamais vu. Il serait injuste de ne pas signaler le film enregistré lors du Carnaval de Nice : les mille couleurs chatoyantes des chars, les grotesques personnages en costumes bariolés, les gracieuses attitudes des figurants et des figurantes ont été reproduits fidèlement et c'était une joie pour les yeux. La bataille des fleurs, à Villefranche, est également un morceau de haute valeur et qui démontre de façon lumineuse, c'est le cas de le dire, la supériorité du film en couleurs sur le noir et blanc.

La Société Keller-Dorian, encouragée à juste titre par les résultats obtenus, va s'attaquer maintenant à des œuvres de plus grande envergure : on sait déjà qu'un studio spécial a été édifié aux Cinéromans-Films de France, à Joinville, et, que d'autre part, la filiale anglaise prépare à Elstree, près de Londres, la réalisation d'un grand opéra en couleurs naturelles.

Nous sommes véritablement à une période où il ne faut s'étonner de rien ; bientôt, grâce à la couleur, les films cinématographiques auront une richesse de tons, une gaieté pour l'œil qui enchantera les spectateurs.

les disques

Après Columbia, dont l'enregistrement de la Symphonie inachevée se classe parmi les meilleurs, après Gramophone, qui a donné du Trio en si bémol une version très pure, Pathé célèbre à son tour le centenaire de Schubert. Il édite le Menuet de la Fantaisie, complété par Wohln, dans la transcription de Liszt. Félicitons cette firme d'avoir fait choix, à cette occasion, d'un pianiste éminentement « phonogénique ». M. Vianna di Motta possède les qualités de souplesse, de clarté et de rondeur indispensables à tout bon enregistrement du clavier. Il n'apparaît même comme l'un des rares toucheurs d'ivoire dont la personnalité s'accorde avec celle du phonographe. Par contre, le jeu sec et métallique de M. Kartun lui est tout à fait opposé. Ces ouvrages conviennent beaucoup mieux à un toucher délicat de M. de Lausnay. Mais celui-ci exagère le « rubato ». Qu'il se méfie : le moindre silence, le moindre arrêt, prend au phonographe, un relief saisissant. Il est donc indispensable, devant le microphone, de tempérer les fantaisies métronomiques, pour observer un rythme rigoureux. M. de Lausnay en est certes très capable, si l'on en juge par son énergique et séduisante interprétation de la Chasse, de Paganini-Liszt.

A l'orgue, il faut noter la Fantaisie en sol mineur de Bach et la Pastorale de Franck, jouées par Commette, organiste de la Primatiale de Lyon, et enregistrées à Lyon même, dans la cathédrale Saint-Jean.

De la longue suite des Impressions d'Italie de Gustave Charpentier, il ne faut retenir que le dernier disque : Napoli ; le reste est nasillard ou empâté. Quant à l'enregistrement de la Péri, de Paul Dubras, il nous convainc une fois de plus de la difficulté de capter la musique impressionniste. Peut-être ces phrases, ces accords un peu réticents, n'offrent-ils aux exigences de la cire qu'un nombre insuffisant de vibrations à moins que ce ne soit le contraire. De nouveaux essais nous le diront. Le dernier disque de la Péri comprend aussi la délicieuse Sicilienne de G. Fauré, extraite de son Pelléas et Mélisande, et l'une des œuvres les plus phonogéniques que nous connaissions, grâce à la présence légère de la flûte et de la harpe. André CÉTROUY.

Échangez vos disques
Renouvelez votre répertoire phonographique
A "DISQUES-ÉCHANGES"
11, rue de Vintimille, PARIS (9^e)
ACHAT — RÉPARATIONS — VENTE



Philippe Hériat dans le rôle du maréchal Bertrand.

CINÉMA a récemment entretenu ses lecteurs du dernier film de Lupu Pick, Une Nuit à Londres, dans lequel le grand cinéaste allemand a donné une fois encore la pleine mesure de son talent. Dès son retour d'Angleterre, Lupu Pick s'est remis au travail et l'œuvre qu'il prépare en ce moment intéresse doublement le public français. Ce sera la réalisation d'un scénario d'Abel Gance, la dernière partie de cette vaste épopée dont Napoléon ne formait qu'un fragment. Il convient tout d'abord de faire remarquer l'influence morale que peut avoir sur le cinéma

Le metteur en scène Lupu Pick dispute une partie d'échecs avec Werner Krauss (Napoléon), P. Henkels (Las Cases) et le champion d'échecs, Em. Lasker.



Nous sommes curieux de voir comment le grand artiste qu'est Werner Krauss interprétera Napoléon.

LUPU PICK TOURNE "SAINTE-HÉLÈNE"

européen la collaboration de ces deux hommes qui représentent chacun le caractère essentiel des conceptions de leurs pays. On sait tout ce que doit à Gance le cinéma français, tant par sa technique que par sa pensée. Lupu Pick de son côté, avec des œuvres comme Le Rail, La Nuit de la Saint-Sylvestre, Le Dernier Fiacre de Berlin, Le Canard sauvage, a donné au cinéma des images d'un puissant réalisme, des films sobres et profonds, qui l'ont placé depuis longtemps au premier rang de la cinématographie allemande.

C'est la première fois, nous semble-t-il, qu'un effort de cette valeur sera tenté par une collaboration franco-allemande. Le film retracera les dernières années de la vie de Napoléon, depuis le lendemain de Waterloo jusqu'à sa mort, et cette lente agonie morale et physique donnera sans doute à Lupu Pick l'occasion de réaliser une belle chose. Il y aura une grande leçon à évoquer dans cette Chute de l'Aigle. Le caractère même de l'œuvre de Lupu Pick nous permet de mesurer par avance ce qui en fera la valeur. Ce drame de Sainte-Hélène est avant tout un drame de la fatalité : on y sent peser la force de la destinée, et n'est-ce pas cette force obscure, cette souffrance passive que l'on trouvait dans l'âme du vieux cocher du Dernier Fiacre et dans la vie du malheureux Hielmar du Canard sauvage ?

Lupu Pick retrouvera dans cette page d'histoire un sujet conforme à ses tendances personnelles. Nul mieux que lui ne saurait évoquer la cruauté d'une telle destinée et traduire ce qu'il y a en elle de mélancolie résignée, d'amertume latente.

Il est très difficile de représenter sur l'écran une silhouette aussi nettement gravée dans les esprits que celle de Napoléon. En confiant ce rôle à Werner Krauss, Lupu Pick a prouvé qu'il cherchait tout d'abord un véritable artiste pour interpréter ce personnage. Les créations de Werner Krauss furent toujours remarquables et Sainte-Hélène continuera une belle carrière.

Séverin Mars, dans L'Agonie des Aigles a montré qu'on pouvait, même avec un physique contraire, représenter un personnage historique avec beaucoup d'autorité. Le rôle du Maréchal Bertrand a été donné à Philippe Hériat dont on connaît les intéressantes créations. Cet artiste n'a pas encore trouvé le moyen d'exprimer tout son talent. Sainte-Hélène le lui permettra peut-être. L'interprétation comprend d'autre part Suzy Pierson dans le rôle de la Comtesse de Montholon, Hanno Ralph (Comtesse Bertrand), Basserman (Hudson Lowe), Paul Henkels (Las Cases), Hermann Thiemig (Général Gourgaud), Georges Péclet (Marchand) et Alschule (Général de Montholon).

Lupu Pick et sa troupe se rendront prochainement en Provence. P. L.

Albert Basserman dans le rôle du gouverneur Hudson Lowe.



Un grand film d'Erich von Stroheim La symphonie nuptiale

Le curieux talent d'Erich von Stroheim — si pleinement germanique, mais teinté d'humour viennois — a pu se donner libre cours dans *La Symphonie nuptiale* que Adolphe Zukor et Jesse Lasky présentent ces jours-ci à Paris, par les soins de la Paramount française.

Stroheim, réalisateur et acteur, a marqué de sa forte personnalité cette œuvre remarquable dont nous publierons, après sa présentation publique, une analyse détaillée.

Voici en attendant un court résumé du scénario dont les auteurs sont Erich von Stroheim lui-même et Harry Carr :

En 1914, à Vienne, les derniers descendants de la famille Von Wildeliebe Rauffenburg, le prince Otto et la princesse Maria Immacolata, dégusaient sous des dehors encore majestueux, une fortune croulante. Leur fils, Nicki, lieutenant aux Gardes, s'était peu à peu ruiné, tant par le jeu que les femmes, et en était arrivé à une situation si terrible, que, seul, un riche mariage pouvait le rétablir.

Il avait laissé à sa famille le soin de lui choisir cette

femme, lorsqu'au cours de la procession de la Fête-Dieu, un dramatique hasard le mit en présence d'une jeune fille du peuple, Mitzi. Une idylle fleurit bientôt entre les deux jeunes gens; conquis par la beauté et le charme de la jeune fille, Nicki s'éprit d'elle follement, sans voir l'abîme que créait entre eux la différence de leur rang. Les parents de la jeune fille l'avaient fiancée à Schani, un boucher dont elle abhorrait la brutalité, la grossièreté, la vulgarité et qu'elle avait toujours refusé d'épouser.

Pendant ce temps, le prince Von Wildeliebe Rauffenburg avait découvert une riche héritière que ses millions rendaient digne de son fils; c'était la fille d'un fabricant de produits pharmaceutiques, Cecelia Schweiser. La pauvre fille boitait. Les deux familles s'étant entendues sur cette union, le prince Rauffenburg fit part à son fils de la décision qu'il avait prise à son égard. Ce fut un rude coup pour le malheureux jeune homme. Rappelé brusquement à la réalité, il se rendit compte que seul ce mariage pouvait rétablir une situation assez gravement compromise et combler toutes les dettes qu'il avait contractées. C'était un ordre de son père.

L'odieux fiancé de Mitzi, ayant appris qu'il avait été trahi, n'a plus qu'un désir : se venger du lieutenant aux Gardes. Le jour du mariage, il entraîne Mitzi désespérée à la porte de l'église où se déroule la cérémonie nuptiale. Au moment où son amant va tomber sous les balles du revolver que Schani s'appête à brandir, elle jette aux oreilles de ce dernier : « Vous m'épouserez ! Ne le tuez pas ! »

Schani, d'un geste, acquiesce. Et tandis qu'à deux pas de la foule où ils sont perdus, le prince monte avec son épouse dans leur confortable berline, Mitzi reste au côté de l'homme ignoble à qui elle appartient désormais, tandis que les ultimes mesures de la *Symphonie nuptiale* qui s'éteint dans la cathédrale, viennent bercer le désespoir, l'horreur et le néant qui l'envahissent.

Erich von Stroheim interprète le rôle de Nicki et Mitzi c'est l'adroite et jolie Fay Fray. Les autres protagonistes de *La Symphonie nuptiale* sont Zasu Patts, Mathew Bits, George Fawcett, Maude George, George Nicholls, Dale Fuller, Cesare Gravina, Hughie Mack.

Ce film réaliste, puissant, féroce parfois, sera sans doute apremment discuté. C'est le propre des œuvres fortes de soulever des discussions que de plates réalisations ne sauraient provoquer.

P. DE P.



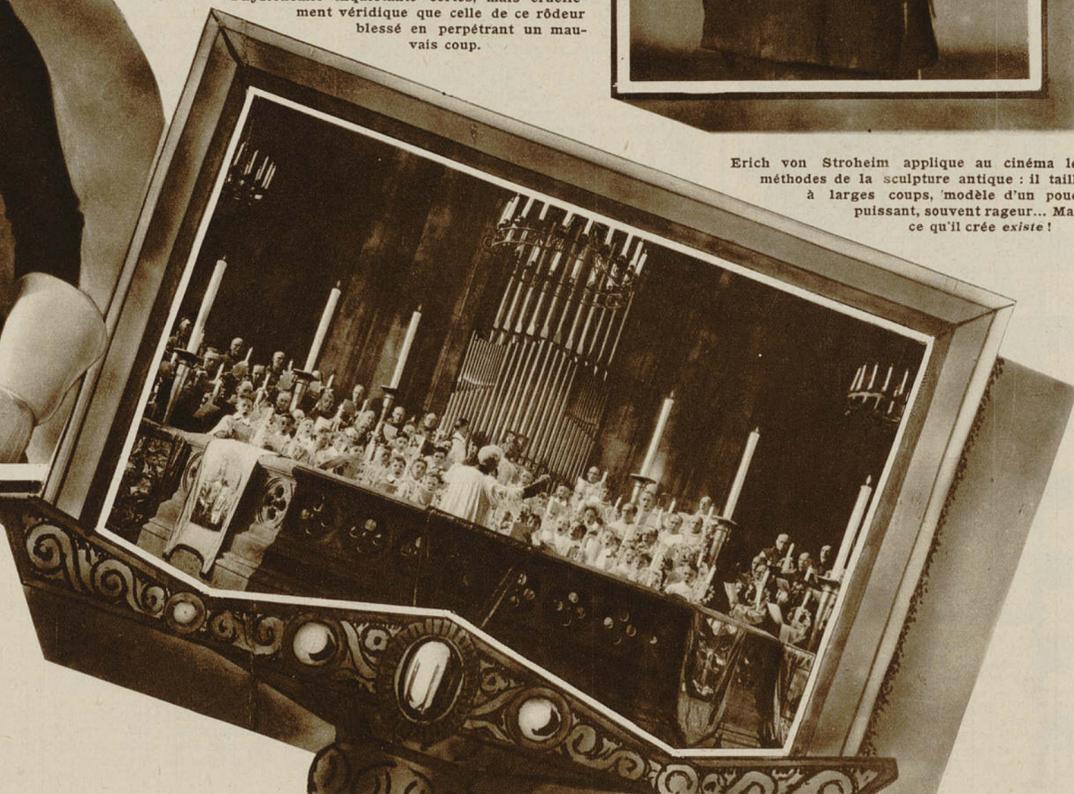
ARRANGEMENT DE A. BRUNYER



Erich von Stroheim est un étonnant caricaturiste qui sait corriger les types de ses personnages tout en les laissant « réels ». Admirez le choix de ses interprètes; la vieille dame pleine de noblesse de visage et d'allure, le viveur commun dont le ventre majestueux atteste les innombrables rasades de bière fraîche, l'officier hautain sanglé dans son uniforme... Ce rôle-là, il a tenu à le remplir lui-même, car il le connaît bien !

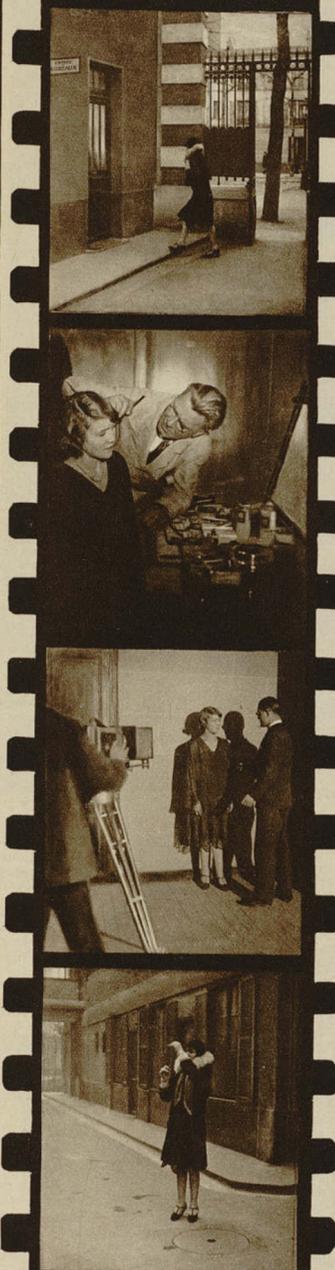


Physionomie inquiétante certes, mais cruellement véridique que celle de ce rôdeur blessé en perpétrant un mauvais coup.



Erich von Stroheim applique au cinéma les méthodes de la sculpture antique : il taille à larges coups, modèle d'un pouce puissant, souvent rageur... Mais ce qu'il crée existe !

La petite Angèle fait un essai



De haut en bas : Angèle, frémissante d'espoir et fort émue, franchit le seuil du studio.

Le maquillage.

Il s'agit de ne pas paraître empotée...

Non, vraiment, ce n'est pas fameux !

PARCE QUE les miroirs qu'elle consulte cent fois par jour lui renvoient un reflet favorable, parce que les vieux messieurs (et les jeunes aussi) la regardent avec intensité, et parfois la suivent, parce que ses petites amies sont un peu jalouses d'elle, Angèle croit être très jolie, et veut faire du cinéma.

Jolie ? Est-elle jolie, après tout, cette gamine. On ne sait pas. Elle a de beaux yeux verts, une petite bouche, un petit nez de rien du tout, des cheveux qui frissent et dépassent d'un demi-centimètre au plus la calotte de feutre, élégamment torturée à coups de ciseaux, une allure vive, sautillante, bref, Angèle est une petite Parisienne capable de tourner la tête à des messieurs très bien, pour peu qu'elle s'en donne la peine, mais elle a, semble-t-il, plus de charme que de beauté.

Elle travaille dans un atelier situé entre la Concorde et l'Opéra et si son gentil bonnet ne saute pas par-dessus les moulins, c'est peut-être parce que papa vient l'attendre, tous les soirs.

La passion du cinéma lui est venue comme ça, en lisant des revues, en fréquentant avec sa famille le Zanzibar-Palace, qui est, comme chacun sait, le meilleur établissement du quartier. Elle s'est rendu compte que les vedettes étaient bien heureuses, qu'elles faisaient de riches mariages, et gagnaient des fortunes. Alors, elle a pensé qu'elle avait peut-être une chance, et que, dans la vie, il n'y a, comme on dit si élégamment, que les honteux qui perdent. Il fallait tenter le sort. Hélas ! de tels projets sont bien vagues. Faire du cinéma, c'est vite dit. Mais où ? Et comment ? Voilà le hic.

Vous ne doutez point, j'espère, de la ténacité d'Angèle. En moins de huit jours, elle a découvert, tout à fait par hasard, un charmant jeune homme qui lui garantit un merveilleux avenir à l'écran, et s'engage, sur l'honneur, à lui procurer un rôle dans la superproduction que va tourner son ami Chose. Les semaines passent, Angèle fait des prodiges pour semer son père, et accorder au beau jeune homme les entretiens qu'il implore ; et puis, elle finit par s'apercevoir que ces promesses ne sont qu'un appât dérisoire, et que le studio de son protecteur se compose d'une chambre meublée d'un lit de fer chargé de coussins usagés, au sixième étage d'un hôtel douteux.

Qu'importe ! On ne l'y reprendra plus. Elle va maintenant faire agir ses relations. Justement, la cousine d'une de ses amies d'atelier est employée dans une agence de location de films. Elle a des tas de relations. Angèle va la voir, obtient mille promesses et reçoit une lettre qui lui apprend que sa photo et son adresse sont entre les mains du grand metteur en scène Félix Topin, le talentueux réalisateur de *Magique Idylle*. Angèle palpite d'espérance, connaît l'insomnie, l'émerveillement, prend du véronal, perd du poids, change de coiffure tous les deux jours et dépense ses économies chez tous les photographes express des boulevards.

Et deux mois se passent gentiment, deux mois au cours desquels le caractère d'Angèle subit des modifications désastreuses.

Enfin, un matin, en arrivant à l'atelier, Angèle reçoit un pneumatique, lui enjoignant de se rendre au studio des Etoiles, afin d'y faire un essai. Elle s'esquive, prétextant la mort d'une vieille tante, consulte toutes les horloges, frémit d'être en retard et traverse Paris en largeur, dans un taxi rapide.

Dieu ! qu'elle est donc émue, la petite Angèle : le studio si vaste ressemble à une église sans colonnes, sans chaises et sans orgues ; une église après la visite des démenageurs. Pistils lumineux, les plafonniers descendent du toit ; des machinistes achèvent, à coups de marteaux, la plantation d'un petit décor, et de grands gaillards strictement rasés, porteurs de lunettes vastes comme des hublots, carapaconnés de pull-overs éblouissants, lui jettent au passage quelques regards dégoutés.

Mais on l'appelle chez le maquilleur, et le

supplice commence. Angèle sent fondre sur ses joues une crème épaisse ; crayons et pinceaux entrent en danse, et quand, délivrée enfin, elle regagne le studio, il lui semble que sa tête est devenue un objet bizarre, encombrant et lourd et qui ne lui appartient pas.

Un coup de sifflet la fait tressaillir. Elle se retourne et voit un homme d'un certain âge s'avancer vers elle escorté comme un matador. C'est le metteur en scène. Les aspirantes stars font le cercle autour de son fauteuil, tandis qu'il donne d'un air prodigieusement absent quelques conseils élémentaires sur la façon de se tenir, de marcher, de regarder. Puis il consulte sa liste, crie un nom que l'assistante crie à son tour, beaucoup plus fort, et l'une des candidates sort du rang.

Le tour d'Angèle arrive enfin : elle attend derrière un portant qui sent la colle, et, au signal, ouvre une porte et s'avance sur l'objectif tandis qu'éclate brusquement le tonnerre des plafonniers et le crachement des tubes à mercure.

— Pas si vite, lui crie-t-on.
Elle s'arrête.
— Mais allez donc.
Elle repart.
— Ne regardez pas l'objectif.
Elle regarde ses pieds.
— Asseyez-vous ? Prenez le papier que vous voyez sur la table.

C'est une lettre que vous venez de recevoir et qui vous annonce une heureuse nouvelle.

Angèle regarde éperdument le papier, sur lequel rien n'est écrit, concentre sa volonté, esquisse un sourire amémique. Il lui semble que sa tête pèse cent kilos et que l'objectif lui fait de l'œil. Ah ! comme elle voudrait trouver le geste qui ferait crier d'admiration tous ces gens qui la considèrent sans rien dire. Mais déjà, le metteur en scène a fait un geste de la main, et tout s'éteint.

Angèle se lève, comprend que c'est fini et qu'il faut partir.

— Aurons-nous bientôt des nouvelles ? demande-t-elle timidement.

Et le régisseur très diplomate, de répondre.

— On vous écrira.

Quinze jours plus tard, Angèle attend toujours et comme sa patience est à bout, elle téléphone.

— Vous pouvez passer, quand vous voudrez, Mademoiselle, pour voir votre essai.

Angèle accourt, bien entendu, entre dans un réduit sombre, orné d'un petit écran, de deux chaises et d'un guéridon de café.

— Qu'importe ! Elle va se voir.

Une image passe sur la toile. C'est elle et tout de suite, elle a l'intuition que c'est raté. Elle marche comme un pantin mécanique, ne sait où mettre ses mains et ne se reconnaît pas. L'objectif, plus cruel que le miroir, lui restitue un visage affreusement quelconque, où paraissent des rides singulières.

La projection se termine, et Angèle, déconcertée, ne sait que dire.

— Ce n'est pas fameux, hein ! murmure-t-elle enfin.

— Manque d'habitude, lui répond poliment l'opérateur.

Un grand espoir s'éteint dans le cœur de la petite. Elle sent bien qu'elle ne fera pas de cinéma, ne montera jamais dans l'Olympe des Vedettes. Bah ! Elle a toute la nuit pour pleurer et demain elle n'y songera plus.

L'opérateur lui tend obligeamment cinq centimètres de pellicule.

— Si ça peut vous faire plaisir, Mademoiselle ! Elle remercie, range le menu cadeau dans son sac, et s'en va, la tête basse.

Mais le lendemain, quel triomphe à l'atelier ! Le fragment d'essai passe de mains en mains, et Angèle, en tirant l'aiguille, laisse tomber d'un air détaché :

— Topin voulait absolument me faire tourner dans son prochain film. Il paraît que je suis très photogénique. Mais ma famille ne veut pas que je fasse du cinéma.

René MAZEDIER.

Le merveilleux roman de ma vie...

par

Pola Negri

Princesse Mdivani

LES CONFIDENCES D'UNE GRANDE VEDETTE DE L'ÉCRAN AUX LECTEURS DE CINÉMONDE

2. (1)

Pas morte, mais effrayée

Inutile d'ajouter qu'il n'y eut pas besoin de beaucoup de persuasion pour me faire rentrer chez moi, car les cris de la foule et le bruit de la fusillade étaient assez effrayants pour me démontrer qu'il ne s'agissait pas d'un spectacle de cinéma. C'était bien une révolution.

Nous quittâmes l'hôtel par une porte de derrière et retournâmes chez moi. Il était temps, car je lus le lendemain dans les journaux que l'hôtel avait été attaqué par la foule lorsqu'un officier eut tiré par une des fenêtres ; tous les occupants de l'hôtel avaient été massacrés. Le gouvernement était resté maître de la situation ; les troupes dispersèrent la foule et poursuivirent les meneurs jusqu'au rétablissement complet de l'ordre. Mais cette aventure est peut-être déplacée. Retournons aux films.

Le travail à l'atelier continua tout l'hiver ; je souffris comme les autres du manque de nourriture, mais je n'eus pas d'autre aventure sensationnelle.

C'est l'année suivante que vint ma grande chance, celle qui m'éleva au pinacle de l'art du film.

Fuite nocturne d'un château seigneurial

Deux mille affamés hurlant aux portes de nos ateliers, menaçant du travail et menaçant de tout détruire si on ne leur en donnait...

Telle était la situation un jour que nous étions dans le feu de la production du film *Du Barry*, celui qui fit ma réputation. Lubitsch dirigeait. Le grand acteur Emilie Jennings jouait à mes côtés le rôle de Louis XV, tandis que je représentais la célèbre et noire Madame du Barry. Un critique dramatique avait appelé l'attention de la direction de l'U. F. A. sur ma personne, me donnant ainsi la chance de faire mes preuves.

Du Barry est un rôle que j'aimais et, à mes moments de loisir, je ne faisais que lire les ouvrages qui la concernaient et qui rappelaient la vie colorée de la Cour de France.

Les jours sombres

Tout était contre nous à cette époque. Le film fut commencé pendant les jours sombres de la Révolution allemande dont j'ai parlé dans mon premier article, et la production fut presque arrêtée par des obstacles et des difficultés qu'il semblait impossible de surmonter. Les matériaux manquaient ; on ne pouvait trouver de main-d'œuvre du type nécessaire, et quand on avait des ouvriers qualifiés, ils étaient difficiles à diriger. Enfin, la situation politique était si tendue qu'une conflagration pouvait éclater à l'importe quel moment.

Lubitsch avait engagé environ un millier de figurants pour l'une des nombreuses scènes de foule dans le film. Le bruit que l'on pouvait trouver occasionnellement du travail aux ateliers se répandit comme la poudre et, en conséquence, nous eûmes non seulement le millier de figurants engagés, mais une foule d'au moins deux mille affamés qui demandaient du travail et assiégaient nos portes.

Il fallait du tact pour éviter des troubles. Il était évident que si l'on refusait du travail à ces malheureux, ils envahiraient nos ateliers et casseraient tout, détruisant des décors qui avaient coûté beaucoup de peines et d'argent.

Lubitsch fit la seule chose raisonnable : il engagea les deux mille « extras » pour faire quelques scènes et leur donna une journée de paye.

Une innocente « courtisane »

Les scènes pathétiques qui se déroulaient pendant que l'on photographiait les spectacles de foule me sont demeurées à l'esprit. Beaucoup de ces figurants étaient si affaiblis et débilités qu'ils tombaient à terre, évanouis d'épuisement, dans tous les coins des ateliers. Le chômage était à son comble à Berlin en ce temps, et bien de ces malheureux n'avaient peut-être pas mangé de plusieurs jours.

Pendant qu'on filmait à l'U. F. A., nous allions souvent à Sans Souci, le château de Frédéric le Grand, à Potsdam, pour y faire les scènes « versaillaises ». Le gouvernement avait mis le château et ses dépendances à notre entière disposition pour une quinzaine de jours. Imaginez-vous cela ! Il faut comprendre qu'on vivait des jours étranges en Allemagne quand la Révolution était dans l'ascendant et que tout l'ordre social était bouleversé.

Notre troupe, avec ses costumes gais et ses accessoires de style, transforma le Palais de Sans Souci en quelque

Voilà Cinémonde N° 22



Pola Negri porte, dans *Les Trois Coupables*, un perruque blanche qui modifie singulièrement sa physionomie.

Je demeurais alors dans un des meilleurs hôtels de Berlin et, tous les jours, je m'habillais dans ma chambre, pour me rendre ensuite, en voiture découverte, au Palais, y jouer les scènes de mon rôle. Plusieurs des artistes faisaient de même, au grand émoi de la population.

Un matin que j'allais monter en voiture, toute resplendissante dans ma toilette de cour et ma perruque à la Du Barry, une femme de la foule qui s'était assemblée en dehors de l'hôtel, s'écria : « Regardez ! C'est l'Impératrice ! » Rien ne put la convaincre du contraire. Mes efforts furent vains. Le bruit s'en répandit partout et je fus très taquinée par mes collègues et mes amis qui, par moquerie, me firent des révérences et me parlèrent obséquieusement, comme s'ils étaient en présence d'une grande souveraine.

Notre troupe, avec ses costumes gais et ses accessoires de style, transforma le Palais de Sans Souci en quelque

chose ressemblant au spectacle qu'il devait présenter lorsque Frédéric le Grand y reçut Voltaire.

Il y avait quelque chose d'irréel dans cette fantasmagorie ; je suis très impressionnable et il me semblait souvent que les fantômes des anciens courtisans hantaient ces lieux, considérant avec étonnement l'invasion moderne des inventions miraculeuses.

Mes souvenirs de cette production sont heureux. Le rôle que je jouai dans le film *Du Barry* ne le cède qu'à celui de *Carmen* dans mon affection. Nous étions surmés de travail, mais Lubitsch, le directeur, savait nous mettre en bonne humeur, car il est un incorrigible et amusant farceur.

Une mauvaise plaisanterie

Comme tous ceux qui aiment à plaisanter, il dépassa une fois la mesure et donna lieu à une situation grave, bien que nous en rimes d'abord. Elle faillit nous coûter les services d'Emil Jennings, ce qui eut été une calamité. L'affaire survint un soir que nous avions terminé une rude journée à Sans Souci. Jennings s'était « nettoyé » et était sur le point de partir, lorsque Lubitsch le pria de remettre son costume de scène pour relaire une petite partie de son rôle. Toujours courtois, Jennings procéda méticuleusement à la tâche de se rhabiller avec les centaines d'accessoires qui lui permettaient de représenter le roi Louis XV.

Ayant fait sa tête pour reproduire la figure grêlée du monarque, il suivit très complaisamment Lubitsch dans un coin de l'atelier où un cerceuil reposait sur des tréteaux, en préparation d'une autre scène. Agissant sur les instructions qu'il reçut, Jennings insinua ses formes plutôt rebondies dans le cerceuil et s'étendit, tandis que Lubitsch criait des ordres aux photographes et replaçait le couvercle sur le cerceuil. Il recommanda à Jennings de ne pas bouger pendant qu'on « tirait » la scène et fit signe à toute la troupe de s'éloigner, tandis qu'il restait là, souriant drôlement.

Emil demeura enseveli quelques minutes, — ce dut être un énorme effort physique pour lui, car le cerceuil ne pouvait être aéré. Finalement, avec un hurlement : « J'étouffe », il rejeta le couvercle et apparut, noir et haletant.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour embrasser d'un coup d'œil la solitude des lieux et comprendre l'énormité de la plaisanterie. Alors, il éclata ; il devint fou.

Il s'emporta ; il y eut des rugissements et des jurons frénétiques et, le lendemain, il refusait absolument de travailler, arrêtant tous les autres artistes. Furieux et humilié, il tint rancune à Lubitsch au moins pendant quinze jours.

Quand le film *Du Barry* fut projeté pour la première fois à Berlin, la critique l'acclama comme un des plus beaux que l'on eut vus, et Lubitsch partagea ce qui fut pour moi un grand triomphe. Le film, présenté à New-York, eut aussi le plus grand succès au point de vue recettes.

De courtes vacances suivirent cette période de travail intense ; je les passai à Varsovie, capitale d'une Pologne libre enfin, la patrie aimée pour laquelle mon père était mort dans mon enfance.

Un rôle intéressant

Lorsque je retournai à Berlin, je pris part au film *Samuran*, d'après le drame dans lequel j'avais joué le rôle principal à Varsovie et Berlin. Lubitsch faisait le rôle de directeur, ce qui me fallut, quand il travaillait, le diriger dans son rôle.

Cela me plut énormément. Mon rôle d'Esclave du Fatal Enchantement me convenait, car je l'avais déjà représenté nombre de fois sur la scène. Toutefois, pendant l'exécution de ce film, je me rendis compte des limites du cinéma, comparativement au drame parlé. *Samuran* produisait un grand effet au théâtre, mais perdait de son charme à l'écran. Il n'atteignait pas à la même popularité que *Du Barry*, mais il fut quand même un succès en Allemagne et aux Etats Unis, où on le baptisa *Nuit d'Arabie*. C'était un film plus artistique que populaire.

Et maintenant, une confession. C'est pendant la période de travail aux films *Du Barry* et *Samuran* que je fis la connaissance et me fiançai à mon premier mari, le comte Dombksi, un compatriote qui avait une belle fortune. Le sort voulut que notre union fut malheureuse. J'étais alors si attachée à ma mère qu'à toute occasion qui se présentait, je faisais le voyage de Berlin à Var-

sovie pour la voir. Au retour d'un de ces déplacements, je fus retenue à la frontière de Sosnovice par les douanes polonaises, bien que mon passeport fût en règle. On me soumit à un tel traitement que le souvenir m'en fait encore bondir d'indignation. J'avais été prévenue des périls de ces voyages et je m'attendais toujours à des difficultés avec les autorités allemandes, du fait des sentiments que l'on nourrissait en Allemagne à l'égard des Polonais.

Je réclame mes bijoux

J'étais loin de supposer que mes compatriotes me traiteraient comme ils le firent. Les douaniers m'enlevèrent tous mes bijoux, jusqu'aux bagues que je portais à mes doigts et, de plus, se montrèrent extrêmement insolents. Naturellement, comme j'ai du caractère, je ne me laissai pas faire passivement. La première surprise passée, je me mis en rage. « Rendez-moi mes perles ! cria-je avec indignation. Votre conduite est un outrage. Je me plaindrai aux autorités et vous ferai congédier. »

Les fonctionnaires me rirent tout simplement au nez ; ce qui n'était pas pour me calmer. « Je suis Polonaise ; mon passeport est en règle. J'exige qu'on me restitue ma propriété. » Mais tout ce que je pus dire fut sans effet ; ils me citèrent les règlements et me firent des observations insultantes.

« Il est défendu de sortir des bijoux du pays sans permis spécial », me dit un douanier en lisant une formule imprimée.

« Comme vous n'avez pas de permis spécial, vous devez laisser vos bijoux ici », me dit un autre.

— Je ne retournerai pas à Varsovie chercher un permis, fis-je. Je me rends à Berlin par le plus prochain train et j'emporterai mes bijoux avec moi. »

— Pardon, Madame, c'est impossible. Vous pouvez aller vous-même ; les bijoux doivent rester. Un seul homme peut vous rendre vos bijoux et vous donner l'autorisation de les emporter de Pologne. C'est le commandant à Sosnovice. »

Le chevaleresque commandant

J'étais sur le point de fondre en larmes. Faites venir le commandant », demandai-je.

C'est impossible, le commandant est au quartier-général.

— Conduisez-moi au quartier-général, alors ?

— Madame, je regrette encore de vous informer que c'est impossible !

(A suivre).

Copyright by Cinémonds et Opera Mundi Press Service 1929.



Se maquiller, c'est bien
Se démaquiller...
c'est encore mieux

Pour la nuit, le démaquillage, le massage, les soins du visage et de la peau, il vous faut une crème neutre, inoffensive et non parfumée. Demain, vous serez étonnée de voir ses résultats, si ce soir au coucher vous employez

la

DIALINE

La Crème des Vedettes
La Vedette des Crèmes

Frs : 18 Le tube grand modèle

Dans toutes les bonnes Maisons, et aux Laboratoires DIALINE, 128, rue Vieille-du-Temple PARIS-3^e

Quels sont les mystérieux spectateurs qui fréquentent, en semaine, les "permanents" des boulevards ?

J'ai acheté le ticket ; je l'ai donné au gardien, j'ai franchi la porte du « permanent ». De lourds rideaux se sont soulevés, j'ai trébuché dans la nuit, j'ai suivi la petite lueur de la lampe de l'ouvreuse, et je me suis trouvé assis, entre deux êtres que j'ai toujours ignorés, face à l'écran où se meuvent des ombres.

Cinq fois par jour, Greta Garbo s'agenouille aux côtés de John Gilbert. Cinq fois par jour, elle fait, du même geste, légèrement tourner le ciboire afin de poser ses lèvres là où se sont posées celles de son amant. Cinq fois par jour, elle lui offre ses yeux dilatés, dans un regard de désir qu'une femme ne peut avoir que deux ou trois fois dans sa vie.

Entre le carrefour Richelieu-Drouot et la place de la République, il y a une dizaine de « permanents » dont les salles ne sont rigoureusement que « des lieux où il fait nuit ».

Il y fait nuit quand on y entre. Il y fait nuit quand on en sort. On a un peu participé à ce qui se déroule sans discontinuité sur l'écran. En aucune salle on ne sent mieux que le cinéma n'est pas un plaisir, mais une espèce de religion. Une religion qui a ses dieux et qui a déjà ses lieux saints. Hollywood fait-il bien partie de la terre ?

Mais parfois, entre deux cérémonies, le « permanent » s'éclaire. Quel profane pourrait croire qu'alors les regards vont s'égarer vers les murs et les plafonds, et contempler une inutile décoration.

Avidement, les yeux cherchent les yeux. Chacun se retourne sur le mystère de son voisin, et, sauvagement, cherche à le dénuder. Est-il normal qu'on tremble, qu'on pleure, qu'on rit jusqu'aux larmes, épaules contre épaules, genoux contre genoux, souffle à souffle, tout contre des hommes et des femmes dont on n'a jamais vu le visage ?

La lumière s'est faite. La lumière ne va durer qu'un court instant, qu'un tout petit instant. Vite ! vite ! Quelle est cette femme qui mettait son mouchoir dans sa bouche pour ne pas grincer des dents quand on crut que Douglas Fairbanks allait mourir ? Quel est cet homme qui avait le rire que devrait avoir Hamlet, quand il s'écrie :

— To be or not to be ?

Des hommes et des femmes. En semaine. L'après-midi. Des gens qui ne travaillent pas. Des gens qui ne s'amuse pas non plus ! Ceux qui s'amuse, à cette heure-ci, sont aux courses, où prennent le thé, où dansent. C'est le soir qu'ils vont au cinéma.

On pourrait croire que les amoureux sont les plus assidus clients des permanents. Pas du tout. Il y en a beaucoup moins qu'on ne pense.

Mais alors ? Qui donc ? Des employés sans bureau ? Des marins sans bateau ? Des hommes d'affaires sans affaires ? Des voyageurs qui ont trop voyagé ? Des aventuriers sans aventures ?

Un jeune homme me conta que certains jours, poussé par une espèce de panique, il s'enfuyait à travers les rues de Paris, marchant sans trêve à travers les faubourgs, rejeté de vitrines en vitrines, poursuivi par l'ironie des panneaux-réclames, éclatant de rire sur ces ponts de la périphérie, d'où l'on voit des rapides s'éloigner vers l'Océan ou vers les plaines de l'Europe centrale.

Et chaque fois, le front en sueur, brisé de fatigue, titubant malgré lui, il venait finalement s'asseoir dans un « permanent » des boulevards, n'importe lequel, sans avoir regardé le programme, dans la nuit, anonyme parmi les anonymes.

Georges OMER.



Un film de Marcel L'Herbier

NUITS DE PRINCES

Après le triomphal succès de « L'Argent », son réalisateur, Marcel L'Herbier, loin de songer à prendre un peu de repos bien gagné, s'est immédiatement remis à l'œuvre. On suivra avec un vif intérêt les progrès de son nouveau film dont le sujet puissant, varié, lui fournira certainement matière à prises de vues sensationnelles.

Anc m'y point tromper, je suis dans une mansarde. Des vêtements en désordre, des livres ?... Chez un jeune homme ou chez un vieux savant ?

A la fenêtre, chante la poésie des toits parisiens et des arbres effeuillés, puis des séries de maisons que la perspective fait absolument cubiques et, enfin, ce sucre d'orge que chaque soir une marque d'automobile tente vainement de grignoter : la Tour Eiffel.

Mais le flamboiemment des sunlights me chasse et voici l'occupant de la mansarde. Je ne m'étais pas trompé, c'est Jaque Catelain.

Un rêve s'empare de sa pauvreté momentanée et c'est une femme qui papillote, lumineuse et or, avec

son sourire cruel, ses yeux au charme morbide, mais dont l'éclat doit effectivement blesser sans espoir de guérison ceux qui les ont frôlés... — Gina Manès.

Marcel L'Herbier, regard casqué de lunettes noires, s'embusque derrière la camera ; la voix nette — il obéit, à n'en point douter, au rythme du sujet qui s'est emparé de lui — commande la manœuvre des projecteurs.

Nuits de Princes est en cours de réalisation ; c'est une production Sequana-Film, que dirige avec une compétence certaine M. Simon Schiffrin. L'entente est d'ailleurs parfaite entre ce dernier et Marcel L'Herbier.

Nuits de Princes, qu'éditiera Aubert, sera un film d'atmosphère qui rappellera, par certains côtés, *Eldorado* ; plus de mouvement aussi, car certaines scènes dépasseront encore par leur ampleur, leur éclat, leur vie, leur faste, *L'Argent*.

Les boîtes de nuit de Montmartre, les chants tziganes qui seront synchronisés, les danses barbares, les fêtes nocturnes, les Noëls fleuris, autant de tableaux d'où naîtront l'émotion et quelque impression de beauté poignante. Quant à l'action, elle est unie, comme tout ce qui doit retenir l'imagination.

Une jeune fille pure, chaste, aucun trouble... puis un Prince qui passe dans sa vie... la tempête...

la débauche et la mort ! L'interprétation comprend : Gina Manès (Hélène) ; Jaque Catelain (Vassia) ; Alice Tissot (M^{lle} Mesureux) ; Vala Osterman (Nathalie Borissovna) ; Mrs. Nestor Ariani (Prince Fédor Achkeliani) ; Alex Bernard (Alexei Dmitritch) ; G. Clif (Dr Chouvaloff) ; D. Dmitrieff (A. Irtytch) ; Mihalesco (Stéphane) ; A. de Schak (Prince Rizine) ; Behrs (Prince Hérédze) ; Heiffetz (le violoniste Samuel Jacovlevitch).

Aux côtés de M. Marcel L'Herbier se présentent MM. G. Lampin, assistant ; Burel, assistant technique ; Sovlat, photographe ; Schild, dessinateur et l'excellent opérateur Willy.

Pierret MARTHE.



Jaque Catelain et Gina Manès.

En bas, Marcel L'Herbier dirigeant une scène, et un curieux coin de décor.



plus de bas
troués
avec

SAB

NOUVEL
AVANTAGE

Le SAB fait
disparaître
radicalement
les taches de
graisse sur
tous les tissus
de soie.

25 paires de
bas pour
8fr 50 par
l'emploi du
"Sab"

NI LESSIVE...
NI SAVON...
S'EMPLOIE À SEC

Le SAB enrobant
la maille d'une pellicule
invisible, protège
le bas, en augmente
la durée.

-- Prochainement --
GRAND CONCOURS
doté de 200.000 frs de
prix, dès maintenant vous
en trouverez le règlement
dans chaque boîte de SAB



Laboratoire des Produits "SAB" 92, Faub. Poissonnière, Paris

En potinant avec nos lecteurs...

EL BATA. — Voici les adresses que vous demandez : Pallie Dove : studio Fox Film à Hollywood Cal. Greta Garbo et Lily Damita : studio Metro-Goldwyn à Hollywood Cal. Esther Ralston : studio Famous Players Lasky, à Hollywood Cal. 2° La meilleure école où vous apprendrez la prise de vues est le studio. Vous pouvez débiter comme aide-opérateur. Sans doute le travail est difficile mais vous apprendrez quelque chose. Pour avoir des renseignements sur le Conservatoire de Paris, écrivez à Pierre Lazareff à Paris-Midi, 25, rue Royale, à Paris.

GERARD KASSABIAN STAMBOUL. — 1° Jannings est un des meilleurs artistes de cinéma actuels; 2° Nous allons publier des articles sur les vedettes que vous préférez; 3° De Bagratid est Arménien, c'est un acteur de composition, mais il a un jeu trop théâtral et trop objectif, il y en a beaucoup qui le surpassent.

ROLANDE BIBESCO. — Dolly Davis habite 40, rue Philibert-Delorme à Paris. Pour écrire à Mosjonkine, adressez votre lettre aux films Sofar, 3, rue d'Anjou, à Paris, qui feront suivre. Affranchissez votre lettre à 1 fr. 50. Warwick Ward, à l'Alliance Cinématographique Européenne, 11 bis, rue Volney.

RAYMOND LIVA. — Nos bureaux sont ouverts jusqu'à six heures et demie, le samedi nous faisons semaine anglaise, aussi il est préférable que vous commandiez vos cartes postales par lettre. Nous allons bientôt mettre en vente une reliure pour conserver les numéros de *Cinéma*, vous trouverez toutes les indications dans un prochain numéro.

BYZANCE. — Jaque Catelein répond toujours aux demandes de photos; s'il ne vous a pas donné satisfaction c'est que votre lettre n'a pas dû lui parvenir: Pierre Batcheff n'est pas marié.

M. ORSINO. — Mais oui vous pouvez correspondre avec Bébé Morlay et ce n'est pas parce que vous habitez Turin qu'il faut vous dispenser d'échanger vos idées avec nos lecteurs. Envoyez-nous des documents, des informations sur le cinéma à Turin, communiquez-nous des notes sur la production italienne. Il existe des firmes productrices en votre ville, pourquoi ne devriez-vous pas notre correspondant? Essayez tout de même.

L'Homme aux Sunlights.

Peut-on prolonger la jeunesse ?

Oui... mais la femme ne doit pas choisir au hasard ses produits de beauté ni leur demander des miracles. Il n'y a pas de miracle, mais seulement une hygiène rationnelle; et la meilleure est celle que préconise un docteur de l'Université de Lausanne, Madame N.-G. Payot.

« Que les muscles faciaux, dit-elle, travaillent comme les autres muscles, ils conserveront leur jeunesse et leur souplesse. »

Au 12, rue Richepanse, Paris, produits du docteur N.-G. Payot et explication de sa méthode.



Conchita Montenegro et Raymond Destac dans une scène pleine de couleur locale, dans *La Femme et le Pantin* le film que vient d'achever J. de Baroncelli.

LE GESTE SUR L'ÉCRAN

L'APPAREIL de prise de vues, en augmentant sa souplesse et sa mobilité, a augmenté, de ce fait, la possibilité d'exprimer les sentiments humains dans leurs nuances les plus variées et les plus délicates. Approchant, contournant, explorant l'individu, il surprend le moindre détail, le moindre frémissement du visage, le moindre geste.

Et, bien qu'au cinéma l'expression trouve son achèvement dans le visage, le geste y prend aussi une singulière importance. Il est le complément indispensable du jeu de la physionomie quand il ne s'empare pas de toute son éloquence car si, parfois, le visage, même le regard, se voile volontairement d'ineffable, le geste trahit alors la volonté; par la seule inflexion d'un corps, la crispation d'une main, le tressaillement d'une épaule, nous apprenons, malgré le héros, l'agitation qui l'habite.

Diane Tarese, ingénue, vient de se révéler dans *Monte-Cristo*, de Henri Fescourt.



Un geste de Catherine Hessling dans *Nana*, film de Jean Renoir, d'après le roman de Zola.

Donner de la valeur au geste permet aussi d'employer les raccourcis les plus saisissants: une attitude sournoise nous renseigne aussitôt sur les intentions de tel personnage et un geste las manifeste aussitôt la misère de tel autre. Ce sont, certes, de simples figures dont l'expression isolée ne saurait être très poussée; mais, suivant l'angle sous lequel elles sont prises, le rythme dans lequel elles se déroulent et surtout la façon dont elles sont encadrées par les images qui les précèdent et les suivent, leur signification peut avoir une grande portée.

Jean Epstein, Abel Gance, L'Herbier, René Clair dont la souplesse technique appuie les recherches les plus délicates, ont compris la force du geste et sa beauté.

D. W. Griffith, qui connaît tous les moyens d'expression, sait particulièrement les employer; ses duos amoureux sont incomparables encore aujourd'hui, bien qu'on le dise en décadence: ses jeunes héros, qui tournent souvent le dos à l'appareil de prise de vues, n'en ont pas, pour cela, moins d'éloquence, au contraire; leurs attitudes tour à tour ardentes et timides, leurs gestes à peine commencés restant suspendus, leurs mouvements languides, leurs mains tremblantes, expriment avec puissance et subtilité les nuances de l'amour naissant. Et je crois, qu'aucun réalisateur n'a suivi, à son exemple, cette manière de couper un geste à la fin d'un plan rapproché pour le reprendre à son commencement dans le plan général suivant; cela donne à ce geste ainsi répété à une distance différente une importance capitale dont on saisit immédiatement la portée.

Certains actes violents, dont les images trop nettes pourraient donner un spectacle trop réaliste ou qui miraient à l'ensemble d'une œuvre, sont quelquefois traités avec tact et clarté, grâce au geste. Ainsi, le crime de *Variétés* est un chef-d'œuvre du genre; n'assistant pas à la lutte, nous en devinons toute l'horreur et la conclusion par les mains qui se lèvent, se crispent, retombent et enfin par le point final, la tête aux yeux hagards de Jannings, seule redressée.

Dans une autre atmosphère, mais aussi bien traitée est la mort de *La Dame aux Camélias*, film de Fred Niblo: cette main seule, appuyée sur les couvertures du lit et

qui tient un camélia, évoque peut-être plus intensément la mort — en tout cas plus poétiquement — par son inertie soudaine, que les terribles expressions d'un visage à l'agonie n'auraient pu le faire.

Quelques acteurs sont, d'ailleurs, passés maîtres dans l'art de donner de la valeur à certains de leurs gestes.

Y a-t-il une actrice, à la fantaisie plus pittoresque que celle de Betty Bronson? Ses mains, ses jambes, ses épaules, expliquent autant la joie de vivre et la verte jeunesse que son rire clair d'enfant. Ils le savent bien, ces réalisateurs, Herbert Brenon et Malcolm St. Clair, qui braquent complaisamment leur objectif sur ses jambes tour à tour frémissantes, calmes, impatientes, mélancoliques ou sur ses petites épaules si mouvantes, à la fois insolentes et chastes.

Lillian Gish, en digne élève de l'école de Griffith, exprime, avec une puissance jusqu'ici non dépassée, tous les sentiments humains, par les mouvements de son corps autant que par la mobilité de son visage.

Les accès de joie, les angoisses, la mélancolie amoureuse, la frayeur, l'anxiété, la prière, l'espoir, sont traduits par une série de gestes menus, de frémissements tendres, de tremblements nerveux, de courses inquiètes, d'élan soudains, dont les départs, les développements, les arrêts brusques nous émeuvent singulièrement.

Enfin, qui ne reconnaîtrait Charlie Chaplin à ses pieds légendaires? Il sait leur donner toutes les expressions, de la plus follement joyeuse jusqu'à la plus lassée. Ses mains aussi, extraordinairement mobiles, ont des inventions imprévues et charmantes.

De même qu'il est le maître de l'expression cinématographique, en général, et sans doute pour cela, Chaplin est le maître de l'expression par le geste; nul comme lui ne sait l'exploiter avec un tel bonheur, car s'il dévoile son trésor d'images avec cette spontanéité que nous trouvons inégalable, ne nous y trompons pas cependant: cette apparente facilité n'en saut pas moins une ordonnance cachée rarement atteinte au cinéma.

Ainsi en est-il de l'emploi du geste comme de l'emploi de tous les moyens cinématographiques.

Marianne ALBY.

DE PLUS EN PLUS

SANS CONCURRENCE

Après le poste M.A.B.6.

le poste :

M.A.B.6.M

Beau meuble verni acajou, 2 teintes, comprenant :

- Le poste M.A.B.6. Luxe;
- Les piles et accus;
- Le diffuseur;
- Les lampes et le cadre.

En résumé,

TOUT ce qui est nécessaire à son fonctionnement IMMÉDIAT

VENDU au comptant net. fr. **1.950**

à crédit en 15 versements de. frs. **147**

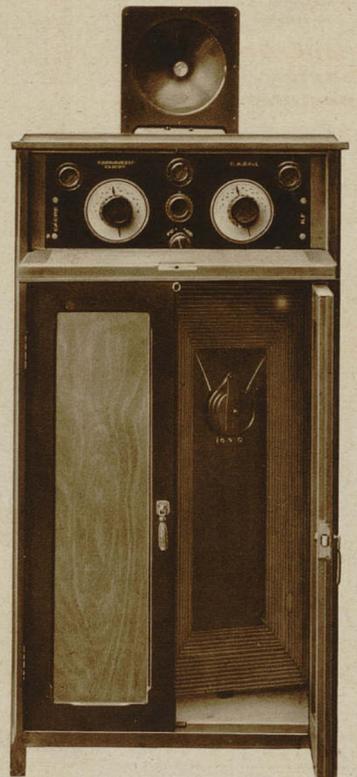
dont le premier à la commande, le second à la livraison, et les 13 autres mensuellement.

Le même fonctionnant entièrement sur le courant du secteur par l'intermédiaire d'accumulateurs

Au comptant, fr. **2.392**

A crédit, 15 versements de. fr. **180**

AUDITIONS, tous les jours de 16 à 19 heures, même le dimanche; les mardis, jeudis et samedis, de 16 à 23 heures.



ÉTABLISSEMENTS KERA-BRODIN

Tél: Marcadet 33.82 8. RUE FANNY. CLICHY. SEINE coin. 106. boul. Victor-Hugo

BON DE COMMANDE
Desireux de bénéficier des conditions ci-dessus, je, soussigné, déclare commander un poste complet M. A. B. 6 M.
AU COMPTANT. 2.392 fr. ou 1.950 fr.
A CRÉDIT :
à la commande, 180 ou 147 fr. et 14 versements de 180 ou 147 fr.
Nom Profession
Adresse Signature :

Il vous suffit de découper la partie encadrée de cette annonce en apposant votre signature et de barrer le mode de paiement non choisi. — Dans le cas d'achat à crédit, joindre à la commande le premier versement : soit 147 fr. ou 180 fr. par chèque ou mandat. Compte chèque postal Paris 780-82

Trams 39 et 40, Autobus R. Nord-Sud: Porte de Clichy. Entrer dans Clichy par la porte de Clichy et rejoindre le rond-point Victor-Hugo. L'autobus R bis et le tram 78 passent devant la rue Fanny.

Agent pour Versailles et la région : THIERRY, 33, rue de l'Orangerie, Versailles

On tourne Le Croisé à Toulon

DEPUIS quelque temps, les promeneurs qui viennent lézarder sur les quais du port étaient fort intrigués par la forme bizarre de grandes embarcations en voie de construction. Les carènes, peintes en gris, présentaient des lignes extrêmement curieuses, supportant un château arrière élevé et majestueux. Il s'agit de la reconstitution de nefs du XII^e siècle effectuée pour le compte d'une firme cinématographique qui doit tourner bientôt, au large des Salins-d'Hyères, le départ des Croisés pour la Palestine. Lorsque les beaux jours seront définitivement revenus, les Toulonnais assisteront à l'appareillage de cette curieuse petite flotte s'éloignant dans le soleil éclatant, sur la mer bleue, chargée de croisés, étendards et oriflammes déployés, poussée par le vent gonflant ses voiles peintes... René PARVULUS.

Pourquoi je lis Cinémonde...



me dit Christiane Yves, la jeune vedette française d'Hollywood, mais c'est très simple. C'est plein d'images, et de belles images, et il n'y a rien qui intéresse plus une actrice que des photos. Je suis paresseuse. Je ne demande pas mieux que de lire, mais il

faut que l'article soit intéressant, à l'œil nu. Et Cinémonde est très intéressant, les photos sont parfaites, les articles bien écrits, et puis... — Et puis ? demandais-je après un petit silence. — Et puis, Jack Bonhomme écrit pour Cinémonde. Merci, Christiane ! Hollywood. Jack BONHOMME.

CHEVEUX BLANCS
Signe de vieillesse

Teignez-les en vingt minutes avec un peu d'eau et des comprimés PARIX. Résultats garantis. Franco, 16 francs. Bonnes maisons et LALANNE, 104, fg. Saint-Honoré, Paris.

MACHINES A COUDRE "EXCELSIOR"
les plus renommées.
Choix de jolis meubles renfermant la machine. Petits moteurs électriques universels. Prix avantageux - Facilité de paiement. Maison princ^{ale} : 104, Bd Sébastopol, PARIS

MAIGRISSEZ VITE !
Sans drogues - Sans régime - Sans exercices
Un résultat déjà visible le 5^e jour. Écrivez confidentiellement en citant ce journal à M^{me} COURANT, 98, boul. Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait VEU d'envoyer gratuitement recette merveilleuse facile à suivre en secret. Un vrai miracle !

NOS VEDETTES viennent à vous
Superbes cartes postales
Prix : 11 francs les 20
Adresser vos commandes à "CINÉMONDE" (Service Librairie)



Parce que je t'aime

RENÉ FERTÉ, dans le rôle de Serge Morange, prend une attitude méditative. Il vient de recevoir une lettre de M^{me} Claude Marchal, dont il est très épris. Or, cette dernière lui apprend que non seulement il ne doit conserver aucun espoir mais encore qu'il ne pourra pas la revoir. S'inclinera-t-il ? Son rêve est tenace et l'on ne renonce pas si aisément, surtout quand on est jeune. La garçonnière où évolue cette crise intérieure est somptueuse; les décors en sont dus à deux artistes parisiens de grand talent, Sonia et Robert Delaunay.

FAITES UNE EXPÉRIENCE !...
Seul, de tous les récepteurs actuellement en service, le SUPRADYNE B.G.P. TYPE D.D. des Établissements MERCURE vous permettra, lecteurs de province, de recevoir à toute heure du jour les émissions européennes. Pureté et sélectivité, telles sont les qualités majeures de cet appareil.
Établissements MERCURE
71, rue Lemoine, PARIS - XVII^e
Anciennement : 23, rue de Pétrograd
AGENCES :
LILLE, 7, r. des Postes - NICE, M. Desgouttes, 21, r. Verdi - ROUBAIX, M. Vancomerbecke, 69, r. de Chanzy - LE HAVRE, M. Courché, 75, bd de Strasbourg

REDACTION - ADMINISTRATION : 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 253-237 B
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :	Grandes-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs; 6 mois, 37 fr.; 1 an, 72 fr.
3 mois. 12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.	
6 mois. 23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, 1 an. 45 fr.	
Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 3 ^e jeudi de chaque mois.		

LA PUBLICITE EST RECUE : 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e) et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris
SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE" ETUDES PUBLICITAIRES : 138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)
NEOGRVURE-PARIS

Le Gérant : DURET.



Armida, la jolie petite danseuse espagnole, qui paraîtra dans les revues cinématographiques musicales. M.-G.-M.